Ami du Clergé du 8 novembre 1951

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

A l'école des Saints. — S. Stanislas Kotska : modèle et protecteur de la Pologne, 329.

Retraite de Militantes. — Ouverture, 331. — 1er jour : « Le problème de la vie » : I. Le sens de la vie, 331. — II. Le refus, 333.

Varia. — Le divorce, 334.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Stanislas Kotska

(13 novembre)

MODÈLE ET PROTECTEUR DE LA POLOGNE

Mes frères,

Il nous sera utile de contempler S. Stanislas Kotska, jeune novice jésuite, né en Pologne, le 28 octobre 1550, et mort à Rome, le 15 août 1568.

Il est le modèle et le patron de la jeunesse. Sa vie fut angélique. Il se troublait à s'évanouir, à toute parole qui offensait la pudeur.

Il fut un fidèle et un privilégié de la Sainte Vierge. Ne reçut-il pas dans ses bras, des mains de Notre-Dame, l'Enfant-Jésus ?

Il fut un fervent de l'Eucharistie, et reçut la sainte communion de la main des anges.

En ces temps où l'Eglise de Pologne rencontre de très grandes difficultés, où la lutte s'intensifie contre la foi du peuple polonais, souvenons-nous surtout que ce jeune saint est un des principaux patrons de son pays. Pour ses compatriotes, pour tous ceux qui souffrent pour leur foi, il doit être un *exemplaire* et un *intercesseur.*

I. — *Un exemplaire*

La Pologne gravit un douloureux calvaire...

Pendant l'occupation allemande, lourd fut le tribut que sa fidélité à l'Eglise dut payer au nazisme. Des 46 évêques de 1939, il n'en restait plus que sept à la tête de leur diocèse, en 1942 ; 2.500 prêtres avaient été alors emprisonnés ou déportés. Ajoutons près de 2.000 églises fermées, de nombreux édifices religieux anéantis, les communautés religieuses en grande partie supprimées, la presse catholique interdite. Véritable saignée au flanc de l'Eglise de Pologne qui menaçait de la laisser sans vie.

La « libération » allait-elle amener la liberté ?... Vous savez ce qu'il advint : dénonciation du concordat en 1945, censure des documents de l'épiscopat, lois d'immoralité, qui faisaient écrire aux évêques : « c'est par l'impureté que les puissances des ténèbres s'emparent des âmes. L'impureté dégrade les peuples et les plus beaux caractères. Aujourd'hui encore, c'est l'impureté qui mène à l'apostasie et au reniement de la sainte foi » (15 avril 1948). L'Eglise de Pologne « est menacée de mort lente par asphyxie, inanition. »

Que les catholiques, polonais et autres, regardent donc vers la gloire si pure de S. Stanislas Kotska : lui aussi a connu la persécution.

Persécution de son frère Paul. Lors de ses études à Vienne celui-ci s'abandonna aux désordres de certaine jeunesse et voulut y entraîner Stanislas. Soutenu par la prière et la pénitence, celui-ci résista. Mais deux années durant, il dut subir les sarcasmes et les colères brutales de son aîné, et de son gouverneur, Bilinski.

Persécution des Luthériens. C'était alors l'erreur régnante comme aujourd'hui le matérialisme athée. Après la mort de l'empereur Ferdinand, son successeur Maximilien avait enlevé aux jésuites leur collège ; le gouverneur de Paul et de Stanislas élut domicile dans une maison de luthériens ; le jeune saint était jeté en pleine ambiance d'erreur et d'immoralité.

Persécution de son propre père. Quand la Sainte Vierge lui signifia sa vocation, la crainte que l'on avait de son père lui ferma la porte de toutes les maisons de la Compagnie de Jésus, en Allemagne. Appelé manifestement par Dieu à cette vie religieuse, le saint jeune homme prit la résolution de gagner Rome à pied, en pèlerin, mendiant son pain sur sa route. Son père menaça de faire bannir de Pologne la Compagnie de Jésus, dépêcha son fils Paul à Rome pour ramener le fugitif, écrivit à celui-ci une lettre indignée : « Vous venez de déshonorer ma maison. Vous avez osé parcourir en habit de mendiant l'Allemagne et l'Italie, et embrasser une profession indigne de votre naissance. Je veux que tout le monde sache que je saurai venger l'injure faite à mon nom. Et vous apprendrez vous-même à vos dépens que je suis votre père et que je ne partage en rien vos sentiments. » Quand Paul Kotska arriva à Rome pour ramener de force son frère, le jeune novice avait rendu sa sainte âme à Dieu.

Quelle vaillance, quelle force de caractère, quel courage chez ce jeune homme que tant d'oppositions liguées contre lui auraient dû faire faiblir ! On demeure émerveillé qu'il soit resté fidèle à Dieu dans de telles conditions et à cet âge. On en cherche le secret...

Le secret ? C'est d'abord sa *foi.* Il a un sens aigu de sa vocation et de sa destinée éternelle. A son frère et à son gouverneur qui le frappent ou le flattent pour l'attirer au mal, il a toujours la même réplique : « Je ne suis point fait pour le monde... Je n'aspire qu'à servir Dieu. » — C'est son esprit de *mortification.* Il n'a pas oublié la réponse de N.-S. à ses apôtres, étonnés de n'avoir pas pu chasser le démon : « Il ne cède qu'au jeûne et à la prière. » Et pour garder sa vertu de l'immoralité qui le sollicite, il jeûne, se flagelle, martyrise sa chair innocente, au point

d'en tomber malade. — C'est sa *confiance* filiale en celle qu'il aime appeler « sa mère », la T. S. Vierge Marie. Elle se montre à son appel, elle présente son Jésus à ses embrassements, elle lui révèle sa vocation. Il s'est consacré à Marie et Marie veille sur lui. — C'est la *force de Dieu* qu'il appelle en aide à sa faiblesse. Il communie. Il a une telle faim de ce pain des forts que Dieu n'y résiste pas : dans la maison luthérienne où il habite, à Vienne, après la fermeture du collège des Jésuites, puisque son entourage refuse l'entrée de l'Eucharistie, les anges de Dieu viennent le communier et le miracle se répètera dans sa vie.

Exemples toujours actuels pour qui veut ne pas succomber dans la lutte gigantesque que déchaînent aujourd'hui sur le monde les « puissances des ténèbres ». Plus qu'en d'autres temps, il nous est demandé une foi ferme, un généreux esprit de sacrifice, le recours à l'intercession de la T. S. Vierge, la communion fréquente qui nous donne la force de Dieu même. Voilà, aujourd'hui comme hier, les armes de la résistance spirituelle.

II. — *Un intercesseur*

Et dans ce combat, les catholiques persécutés savent bien qu'ils ne luttent pas seuls. Ils ont près de Dieu ces puissants intercesseurs qui furent la gloire de l'Eglise et de leurs pays. Parmi eux, au premier rang, S. Stanislas Kotska.

Comment pourraient-ils en douter ?

Les saints continuent au ciel de s'intéresser aux causes qui leur furent chères sur la terre. L'amour de la patrie est un noble sentiment et une vertu chrétienne. La gloire ne détruit pas la grâce, pas plus que la grâce ne détruit la nature : et un S. Stanislas, au ciel, ne peut rester indifférent au sort de son pays. Pourrions-nous imaginer un S. Louis, une Ste Jeanne d'Arc, une Ste Thérèse de l'E.-J., sourds à nos supplications dans les malheurs publics, alors qu'ils ont si bien servi leur pays pendant leur vie et qu'ils sont nos intercesseurs au ciel ? Dans toutes nos calamités nous nous tournons instinctivement vers eux. Et nous voyons Paris libéré en la fête de S. Louis, la fin des combats signée en la fête de Ste Jeanne d'Arc, et les souvenirs et la basilique de Ste Thérèse épargnés dans les ruines de Lisieux...

S. Stanislas Kotska ne peut pas non plus oublier près de Dieu sa chère Pologne qu'il a si glorieusement servie. Il y a d'autres services rendus à la patrie que celui des armes. Et, comme l'humble Carmélite de Lisieux, le jeune novice jésuite a un titre spécial à protéger la terre qui l'a vu naître et dont il est une des gloires les plus pures.

A cette loi générale s'ajoute, pour la Pologne, le témoignage de son histoire. Ce vaillant peuple, si profondément chrétien, n'en est pas à ses premières armes dans le combat pour la foi. Il fut, au contraire, longtemps à la pointe de ce combat, comme le rappelait Pie XII, en octobre 1939, après les désastres de la guerre... Qu'on se rappelle, en outre, la fameuse journée de Chocin, 10 octobre 1621, où Ladislas, fils du roi, à la tête de 70.000 polonais battit l'armée turque, forte de 900.000 hommes. Les forces étaient inégales, démesurément disproportionnées... Mais les soldats de Ladislas avaient mis de leur côté la toute-puissance de Dieu en plaçant la bataille sous l'invocation de leur compatriote Stanislas Kotska que le pape Clément VIII venait de proclamer Bienheureux, moins de vingt ans auparavant.

La veille même de l'engagement, le Père Oborski, jésuite, avait vu dans le ciel l'apparition de la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus, portée sur un char dans les airs, tandis qu'à ses genoux le Bienheureux Stanislas lui présentait ses prières et ses mérites pour le salut de la patrie. Le jour même de cette victoire la Pologne recevait de la Compagnie de Jésus, comme insigne relique, la tête de S. Stanislas dont le corps reposait, jusque là, dans l'église de Saint-André à Rome.

L'Eglise a consacré officiellement ce patronage de S. Stanislas. A la demande de Michel Koribut, descendant des Kotska et roi de Pologne, Clément X déclara, le 10 janvier 1674, notre saint comme protecteur, patron de sa patrie. Ainsi S. Stanislas se trouve-t-il engagé, depuis bientôt trois siècles, par l'Eglise elle-même à veiller sur les destinées de la Pologne.

Grand motif de confiance dans les conjonctures présentes ! L'homme s'agite, mais Dieu le mène. Et cette conduite divine providentielle, malgré les apparences, est dûe en définitive à ces impondérables que sont les prières des justes de la terre et des saints du ciel. La persécution peut déferler sur l'Eglise. Elle nous semble longue à nous autres qui ne faisons que passer. Avec le recul de l'histoire, elle n'est plus qu'une heure sombre dans la suite des temps. C'est le moment de nous souvenir de la parole de S. Hilaire de Poitiers : « C'est le propre de l'Eglise d'être victorieuse, quand elle est frappée ; d'être comprise, quand elle est discutée ; d'être gagnante, quand elle est abandonnée. » Le sang des martyrs est une semence de chrétiens, la persécution virilise les fidèles, et nos saints protecteurs redoublent leurs intercessions près de celui qui gouverne le monde.

* *

S. Stanislas, si dévot à Notre-Dame, avait demandé et obtint la grâce de mourir en la fête de l'Assomption de la T. S. Vierge pour participer à son triomphe au ciel.

L'Assomption est aussi une date nationale pour la Pologne catholique. Elle n'a pas oublié « le miracle de la Vistule », cette victoire du 15 août 1920 qui sauva son indépendance. Sur la médaille commémorative, qu'en fit frapper le gouvernement d'alors, se profilait au revers N.-D. de Czestochowa, patronne de la Pologne.

Aux prières de ses fidèles, aux prières de toute l'Eglise, à l'intercession de S. Stanislas

Kotska, que Notre-Dame daigne renouveler dans la destinée tragique de ce peuple chrétien le mystère de son Assomption ! Qu'après de longues épreuves, il connaisse enfin des jours de vraie paix ! Que sa foi, sa religion, sa mission surgissent du tombeau, plus resplendissantes encore que par le passé ! Pour la réalisation de ce vœu, gardons les yeux fixés sur les exemples que donne la vie brève mais pleine de S. Stanislas et sur la vision céleste de ses mains jointes vers Notre-Dame pour le salut de son peuple !

RETRAITE DE MILITANTES

Ouverture

Mes chères Retraitantes,

Vous voilà donc « retirées » sur l'invitation de Jésus (venez à l'écart, vous a-t-il dit, comme aux apôtres — et reposez-vous). Ce repos qu'il vous propose n'est pas oisiveté ; il n'est que la suspension, trop brève, de votre activité professionnelle, familiale, mondaine pour réparer les forces de votre âme.

* *

De quoi s'agit-il au juste ? De voir où vous en êtes — *d'entendre battre votre cœur* — afin de vous assurer qu'il est bien à Dieu et pas seulement votre cœur, mais votre esprit, mais toute votre âme.

Car l'unique problème que la vie vous impose, le problème vivant que vous constituez par vous-même, c'est d'atteindre Dieu, c'est d'étreindre Dieu, c'est de posséder Dieu dès ici-bas, c'est de *vous donner à Dieu pour qu'il puisse se donner à vous* dans une intimité toujours plus étroite, et pour cela *d'exploiter* les moyens divins, les ressources divines que nous devons au dévouement du Christ Jésus, notre sauveur adorable.

Car entre l'intimité perdue de l'Eden et l'intimité recouvrée que réalise la filiation de votre baptême et la fusion de vos communions, s'interpose un double drame :

1° celui de Dieu *préparant* sa rentrée dans l'humanité (c'est toute l'histoire d'Israël) *l'effectuant* (c'est l'histoire du Verbe incarné) *l'étendant* à *toutes les âmes* de bonne volonté, (c'est l'histoire de l'Eglise, dont vous faites partie).

2° *le drame de votre vie spirituelle.* Votre vraie vie, sans laquelle les autres, sportive ou professionnelle, n'ont aucune valeur.

* *

Il s'agit pour vous de vous insérer sur le courant de la Rédemption, *d'en exploiter les ressources et de les accroître.*

Cela suppose :

1° — une *connaissance* exacte de ces ressources telles qu'elles s'offrent à *vous.*

2° — une technique pour les mettre en valeur.

Vous savez que le même grain, selon la terre où il tombe, est picoré par les oiseaux, étouffé par les ronces, ou donne cent pour un. Ajoutons que le même sol produit très différemment selon les procédés de culture — moisson *misérable* au Thibet où l'on gratte la terre avec un instrument primitif, — *médiocre* en France, où la culture est encore bien routinière, — *surabondante* en Amérique, où la technique est perfectionnée.

Où en est le champ du Seigneur, la *« Vigne élue »* qu'est votre âme ?

Connaît-elle assez les ressources de Rédemption qui lui sont offerte et ses propres ressources telles que Dieu les a faites ?

Et comment ces ressources de tous ordres, *qualités naturelles, vertus infuses,* dons de l'Esprit-Saint, sont-elles exploitées pour mettre en valeur une personne haussée jusqu'à être authentiquement fille de Dieu et vouée à la vision béatifique ?

Il est bien nécessaire de vous poser périodiquement ces questions, de faire un bilan, de *réparer la machine,* de remettre au point la « *technique* » de votre culture spirituelle.

C'est toute la raison d'être de la retraite. Dieu vous guidera dans ce double travail *d'inventaire et de remise en route.*

Par son prêtre, oui, (il posera les jalons) surtout par son Esprit. Vous écouterez les instructions — *activement* durant ces trois jours, c.-à-d. que vous ne vous contenterez pas de les subir, vous les assimilerez, vous les *referez à votre mesure,* vous les *vivrez.*

Et, par dessus tout, vous *prêterez l'oreille à cet Esprit de Jésus* qui, à la fine pointe de l'âme, vous exhortera « sans bruit de paroles ».

Cela n'est possible que si vous *gardez le silence :* un silence *ininterrompu, profond* et qui atteint le fond de l'*âme.* Car quand *Dieu parle,* il exige qu'on l'écoute avec *un infini respect* et qu'on soit *toujours à l'écoute.*

Donc silence à la *langue ;* — silence aux *yeux ;* — silence à *l'imagination ;* — silence au *cœur.*

C'est le mot d'ordre de la retraite, c'est la condition de sa réussite.

Donc trois jours pleins de silence, de *colloque* intime avec Dieu.

Tout au long du jour, *gardez le silence* ou plutôt, ne *causez qu'avec Dieu.* — Mettez-vous dès à présent en *oraison* et n'en sortez plus, et vous ne tarderez pas à sentir se resserrer *l'intimité avec Dieu* sans laquelle il n'y a ni paix, ni joie intérieure, ni fécondité pour vos efforts professionnels ou apostoliques. *Amen.*

1er jour

Le problème de la vie

I

LE SENS DE LA VIE

Vous êtes ici pour faire le point. Où en est votre vie ? Est-elle orientée vers le *but ?* par quels moyens ? Problème capital, problème qui est *vous-même.* Pour le résoudre, prenons de la hauteur... regard d'ensemble sur la *vie humaine* à la lumière de la Bible.

Vie humaine = lutte pour reconquérir — dans le Christ — d'abord l'intimité avec Dieu et, secondairement, le domaine sur nous et sur la nature perdue en Adam. D'où *Histoire de l'humanité,* où s'encadre *notre histoire.*

I. — *L'histoire de l'Humanité*

1. *L'élévation première.* Comment Dieu traite l'homme créé « à son image et ressemblance », c.-à-d. non seulement raisonnable et

immortel mais admis à *l'intimité divine* = partage de l'amour trinitaire.

Comment « Dieu descend à la brise du jour » converser avec sa créature... Comment tout est joie et facilité pour Adam. Nature soumise, compagne « semblable à lui »...

Comment l'homme doit passer en Dieu sans secousse, définitivement, pour jouir de la vision face à face.

2. *La chute*. Histoire de la *perte de cette intimité* pour toute la race. L'épreuve : option d'un bonheur qui vient de Dieu. Or l'homme opte pour un bonheur qu'il ne devra qu'à lui : « *eritis sicut dii* ».

Comment la révolte entraîne déchéance. « Dieu est mort » pour l'homme. Dieu, évincé, se fait absent et laisse l'homme à son indigence native, en face de la nature hostile. Lutte désespérée pour se reconquérir et reconquérir l'univers.

3. *La reconquête de l'Eden*. — A) *Les recommencements humains*. Lentement l'homme arrache à la culture ses secrets, exploite ses forces, s'organise en société. Bref, civilisation, où il retrouve *en partie* sa royauté primitive.

Mais l'intimité divine ? Douloureux échecs de la créature humaine en quête de Dieu. Les faux dieux, = le divin, mal identifié. Les sacrifices illusoires qui n'atteignent pas Dieu et ne le ramènent pas parmi les hommes...

B) *Les recommencements divins*. Heureusement, Dieu s'en mêle et c'est toute l'Histoire biblique, de la Genèse à l'Apocalypse, histoire *qui passe par chacun de nous*. Ses trois étapes : 1° *Israël*, avec *l'élection* d'Abraham, *l'alliance* mosaïque, le *royaume*, péniblement conquis, vite dispersé, s'éloignant dans un avenir messianique et eschatologique... L'effort de redressement des prophètes, l'attente de plus en plus fiévreuse du « rétablissement », la Sagesse avec ses anticipations, lente maturation de l'humanité dans l'épreuve. — 2° *Jésus*, fils d'Abraham et de David, par Marie, le vrai « fils unique », les deux natures en une personne. Nouvel Adam, jouissant, pour sa part déjà de l'*intimité divine* et conquérant, par sa croix, le droit de nous y réintroduire en nous incorporant à lui pour le foi et le baptême. — 3° *L'Eglise*, par laquelle Jésus se continue et qui est, enfin, le « peuple saint », le royaume préludant ici-bas, socialement et spirituellement au « Royaume des Cieux »...

II. — *Notre histoire*

C'est à cette définitive époque des recommencements divins que vous appartenez. C'est sous ces « nouveaux cieux », sur cette « nouvelle terre » chantée par Isaïe que vous vivez.

Or qu'est-ce que cette vie des rachetés que vous êtes ? Un effort, une lutte encore mais victorieux, pour ressaisir, pour exploiter, pour répandre cette *intimité divine* que le Christ a reconquise pour les hommes de bonne volonté.

Sauvés en droit, nous avons à nous sauver, en fait, en coopérant à l'effort rédempteur, inlassablement, par d'incessants recommencements, dont cette retraite est une étape. Car, le monde où nous vivons reste le monde de la chute... Cette intimité divine, que Jésus nous a rendue, reste précaire. Elle n'est plus, comme aux jours de l'Eden, une spontanéité de notre nature, mais une reconquête toujours remise en question, le fruit d'une lutte sans merci contre Satan, le monde, nous-mêmes...

Contre nous, qui, si vite, redevenons le « vieil homme » avec ses convoitises. *Contre le monde*, au sens où Jésus l'a maudit « *propter scandala* », milieu où le « vieil homme » trouve tant d'aliments dans l'atmosphère toxique d'aujourd'hui (ciné, presse, idées régnantes, préjugés, entraînements de l'exemple, tyrannie des modes, etc.) et, d'autre part, tant d'occasions d'infidélité et tant de complicités ; ce, jusque dans l'exercice de notre profession et dans notre apostolat, qui nous menace d' « activisme »... Et, évidemment, *Satan* trouve son compte dans tout cela. (Croyons-nous à Satan ? Son rôle dans la vie du Christ).

Nous avons donc à nous reprendre, pour répondre à notre *élection* personnelle, plus exigeante que celle d'Abraham, mais combien plus efficace, directement... (Nous souvenir que, appelées comme lui et comme Paul, beaucoup d'âmes doivent « le bénir en nous »).

Nous avons à resserrer les liens de notre *alliance* personnelle, conclue au baptême et scellée dans le sang du Christ, tant de fois reçu. Comme les Juifs, ne l'avons-nous pas dénoncée par mille petites infidélités ?

Nous avons à faire *régner* Dieu dans nos âmes et dans notre milieu. Est-ce en vain que nous dirons « *adveniat regnum* » ? A nous, comme à Jérusalem, Isaïe peut dire « *Surge, illuminare...* » Et Dieu n'opère-t-il pas incessamment en nous ses recommencements ? Le cycle liturgique nous fait revivre, non seulement les épisodes de la vie de Jésus, mais les grâces qui découlent de cette vie, devenue nôtre. Et tant de souffrances, pour nous recueillir et nous purifier...

Est-elle assez cette vie du Christ ? Pouvons-nous dire : « Je vis... — Non c'est le Christ qui vit en moi et qui, par moi veut vivre dans beaucoup d'âmes, dans cette société qui l'exclut si résolument... ».

* *

Conclusion. — Voilà la vie humaine, *votre* vie. Une lutte incessante pour reconquérir en vous et dans le monde cette intimité si largement accordée à nos premiers parents, si péniblement rétablie dans le Christ, qui nous l'assure pour la développer et *la faire rayonner*.

Vie magnifique, qui s'encadre dans l'Histoire Sainte et dans l'Eglise. Engagées dans l'humanité, à cette période de cette évolution qui s'ouvre à Noël et plus précisément à la Pentecôte, vous êtes prises et comme emportées par ce grand souffle de l'Eglise, qui soulève la masse et qui l'entraîne vers Dieu. Vous êtes nées dans l'Eglise, — privilège inappréciable, — et dans l'Eglise vous trouvez la lumière et la vie même du Christ. Vous ne sauriez faire cavalier seul, étant membre vivant, actif du corps du Christ. Il n'y a pas un tressaillement de vos fibres, pas un mouvement de votre inconscient qui ne soient commandés par tout l'effort de Dieu à travers toute l'histoire et n'aillent aux fins providentielles qui dominent le temps.

Si votre vie n'est pas cette quête de Dieu qui a commencé au lendemain de la chute, pour ne s'achever qu'au dernier jour du monde ; si elle n'est pas un effort toujours tendu vers plus d'intimité divine en vous et dans tous ceux qui sont liés étroitement à

vous, pour aboutir à la vision béatifique ; si vous ne vous dépassez pas, en vous faisant violence pour vous perdre dans le Christ ; si ce n'est pas vraiment lui qui vit en vous, afin que vous viviez pour vos frères et pour Dieu... alors « vous avez un nom qui suppose la vie, qui signifie vie, *nomen habes quod vivas* et pourtant, vous êtes mortes », sarment qui ne porte pas de fruit et qu'il faudra couper...

Faites le bilan de l'année, de votre vie... Où en est votre intimité avec Dieu ? Où en sont vos efforts pour l'accentuer et la propager ? Quels redressements s'imposent ? Vous avez trois jours pour répondre à ces questions vitales, qui commandent votre éternité...

II

LE REFUS

Ainsi, nous avons à reconquérir l'Eden pour notre part, à la suite et avec le secours de Christ. Cela veut dire que nous sommes mis en demeure ou d'accepter ou de refuser le don de Dieu. Option décisive, mais qui nous sollicite de jour en jour. On ne la prend pas une fois pour toutes. Et c'est là le tragique de la vie. Nous pouvons toujours perdre cette intimité divine, même après l'avoir acceptée pendant 20, 30, 50 ans. « Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont pas reconnu... » Voilà le refus qui nous menace.

En enfer, il y a des refus historiques : celui qui a précipité Lucifer ; celui qui a chassé du Paradis terrestre Adam et sa race ; celui qui a fait du Peuple élu un peuple rejeté : « *Nolumus hunc regnare* ». C'est un refus officiel opposé à Dieu, qui nous a valu la *laïcité*. C'est le refus des nantis qui a livré les travailleurs à l'exploitation du capital et le pauvre peuple à ceux qui voulaient lui arracher sa foi et ses mœurs. Refus qui réédite le mot de Caïn : « Suis-je le gardien de mon frère ? »

Il y a aussi *nos refus*. D'abord observons les faits. Il n'est pas impossible qu'un bref mais loyal examen de conscience nous convainque que notre vie est *tissée de refus*.

I. — *Refus aux autres*

Apparemment, il semble qu'une militante n'ait pas de reproche à se faire sur ce point. Pourtant réfléchissez : Etes-vous sûres de ne vous être jamais dérobées à l'attente de vos frères ? Voyez-vous, ce que les hommes demandent, avant tout service officiel ou bénévole, c'est d'abord qu'on les comprenne. Une personne humaine, c'est un complexe absolument original et difficilement déchiffrable. Rien de plus douloureux pour eux, de plus décevant pour ceux qui les manient que de les traiter comme des numéros, ou tout simplement de ne pas proportionner notre attitude à ce que l'on pourrait appeler leur indice individuel. Cela suppose un effort très délicat de déchiffrement, donc *sympathie*. Nous y voilà. Pour comprendre les autres, il faut sortir de soi, pour se mettre « dans leur peau », afin de ne pas risquer de les traiter comme s'ils étaient nous, mais leur emprunter en quelque sorte leurs réflexes. Cela suppose abnégation, don de soi, ce qui n'est pas si fréquent ni si facile.

A côté de cette compréhension, ce que demandent nos frères, c'est un effort de communication. Pascal avoue que ce qui l'a dégoûté des sciences abstraites, « c'est le peu de communication qu'on en peut avoir ».

Cela revient à dire que le plaisir de l'homme c'est l'homme. Sommes-nous vraiment disposées à communiquer avec nos frères et sœurs ? Nous avons bien du mal à *sortir de nous-mêmes* pour comprendre celui qui n'est pas nous, et pas plus de propension à *ouvrir nos âmes* pour y laisser pénétrer les autres. Chasse réservée ! A peine nos plus intimes ont-elles accès à ce sanctuaire ! Il ne s'agit pas de faire à tout bout de champ des confessions à tout venant. Mais il est bien des coins de notre âme que nous gagnerions à laisser entrevoir. Cela mettrait tellement plus de liant dans nos relations ou familiales ou autres... Quel bien nous ferions si nous nous montrions telles que nous sommes !

Le coin de notre âme qu'autrui cherche à découvrir, c'est celui de la sympathie, de la pitié. Ne sommes-nous pas trop avares de notre pitié ? Ne la refusons-nous pas trop souvent à ceux qui l'attendent de nous, qui la mendient de leurs pauvres regards angoissés, comme une divine aumône ? Ils attendent une mère ou une sœur et c'est une fonctionnaire qui les aborde, affairée et distante...

La pitié se fait d'elle-même agissante. Exactement, elle est d'instinct *secourable*. Pouvons-nous attester à Dieu que nous n'avons jamais refusé ces mille et un petits services qui, comme les petits cadeaux, entretiennent l'amitié ?

En somme, *refus de nous-mêmes*, que tous ces refus. Car c'est là le don royal dont vit, dont devrait vivre la société des chrétiens. Nous n'avons pas reçu la vie pour la garder jalousement mais pour la répandre, et en abondance. Cette vie, vous savez comme elle se nomme ? *Charité !* Et c'est le propre de l'amour d'être diffusif. Pourquoi freinons-nous ce mouvement divin ? Pourquoi ne le laissons-nous pas aller à bout de course ? C'est-à-dire, comment sommes-nous si peu *apôtres ?* Car c'est là le dernier mot de l'amour : donner à ses frères ce qu'on a de meilleur : Dieu !

On parle beaucoup d' « engagement ». Militantes, vous êtes doublement *engagées* et toute votre vie doit être un témoignage qui ouvre les yeux et gagne les cœurs. Ce témoignage, ne le refusez pas aux autres et à Dieu.

II. — *Refus à Dieu*

Ne lui refusons pas d'abord, et avant tout, nos *pensées ?* Sur dix coups de sonde que vous jetterez dans votre âme au cours de la journée, que ramènerez-vous ? Faites-en l'expérience, et neuf fois sur dix vous aurez la confusion de vous surprendre à penser à vous, à vous préoccuper de vous, à vous complaire en vous. Vous allez « distraite et sans entendre ce murmure d'amour »... qui monte des profondeurs de votre âme : « Ma fille, donne-moi ton cœur ». *Dieu est en vous !* Honorez-vous sa présence ? Les saints étaient hantés par cette pensée adorable : « L'amour n'est pas aimé ! » Songez-vous parfois à cette agonie du Christ qui dure toujours, à tant de brebis qui ne sont pas au bercail ? A Argenteuil, dans une usine de 3.000 ouvriers, on compte 15 catholiques. A Montreuil, sur 65.000 adultes, 5.000 pratiquent.

Refus de nos *pensées habituelles.* Refus de nos *efforts.* Que de fois, dans une journée, nous nous dérobons aux invites de Dieu, qui parle au fond de nous-mêmes sans bruit de paroles ! Nous percevons très confusément, parfois très nettement, qu'il faudrait arrêter cette parole sur nos lèvres mais nous refusons à Dieu ce léger sacrifice. L'heure est venue de nous mettre en prières. Mais voilà : nous avons encore une ou deux mailles de tricot à finir, deux ou trois lignes de ce livre à lire. Ou c'est le matin. Pour assurer notre oraison, il faudrait nous lever sans tarder. Mais il fait si bon au lit ! Enfin, nous voilà à genoux. Ce n'est pas sans peine ! Mais observez-vous : Comment priez-vous ? correction de l'attitude ? attention, que de refus à relever ! Et vous vous plaindrez que votre prière est sans saveur... et sans fruit...

Enfin refus *dans la souffrance.* D'abord dans tous nos refus, il y a toujours une bonne dose de sans-gêne et dans le sans-gêne un refus de souffrir, si peu que ce soit. Mais quand c'est l'épreuve en toute sa sévérité qui fond sur nous, maladie, échec, trahison, quelle a été notre attitude ? En ces jours angoissants que nous vivons, qui peut se flatter d'échapper à la souffrance ? Et comment l'accueillons-nous ? Par quels refus la gâchons-nous ? Pourquoi tant d'âmes aigries ou révoltées ? Parce qu'il y a trop d'âmes qui refusent de collaborer avec Dieu et de porter une croix que Jésus avait faite sur mesure pour nous.

* *

Tous ces refus se paient : ils entraînent de bien douloureuses *conséquences* pour la vie de nos âmes et pour la vie du monde.

Pour nous d'abord, le refus est toujours une perte. Refuser d'être ces miséricordieux, ces faiseurs de paix, ces âmes assoiffées de justice à qui Jésus a promis le bonheur, c'est refuser le bonheur. « Il y a plus de joie, dit Jésus, à donner qu'à recevoir. » Si vous ne voulez pas vous donner, vous vous privez de la plus douce des joies. Car, se donner aux autres, c'est toujours, plus ou moins, se donner à Dieu. Tristesse, angoisse, remords, tel est le lot des âmes qui se refusent, s'isolent en se durcissant, deviennent imperméables à tous les échanges qui les enrichiraient.

Par dessus tout, le refus appelle le refus. Vous avez fait la sourde oreille aux douces invites de la grâce ! Dieu restera sourd à vos appels : « Ne contristez pas l'Esprit, n'éteignez pas l'Esprit », nous crie S. Paul. Quand ce divin Esprit se heurte aux refus d'une âme, il se retire, et avec lui, cette paix et cette joie qui sont ses fruits. Voilà le pourquoi de tant de vies stagnantes, de tant d'âmes qui rampent au lieu de voler.

Et tout cela est infiniment triste et fort grave. Car tous ces refus paralysent l'action de Dieu en nous, et, à travers nous, dans le monde.

Enfin, nos refus seront cause qu'il y aura moins de rayonnement divin dans le monde. Nous sommes les « collaborateurs de Dieu » (I Cor., III, 9). Nous sommes les *relais de la Providence.* Nous sommes donc responsables, pour une bonne part, des misères, de l'ignorance, de la révolte qui désolent le monde. Dans quelle mesure ? dans la mesure de nos refus de compréhension, de sympathie, de compassion, d'entr'aide, d'efforts apostoliques.

« C'est l'amour qui crée et qui gouverne harmonieusement les mondes », dit Dante. C'est à travers nous que l'Amour créateur anime ce monde, le relève, l'oriente vers ses destinées. Nous refuser aux autres c'est nous refuser à Dieu, c'est en quelque sorte le tenir en échec, et l'exposer à manquer son œuvre. C'est grave. C'est infiniment grave. Cela vaut la peine d'y réfléchir. C'est ce que nous ferons cet après-midi, pour déceler les causes et trouver les remèdes de ce mal.

VARIA

Le Divorce

Mes frères,

Je suppose démontrée la nécessité naturelle et surnaturelle de conserver au mariage son caractère d'union indissoluble, tant en raison des fins du mariage lui-même qu'en raison du caractère sacré du lien conjugal. Me plaçant en face du fait de l'indissolubilité du mariage, je vous dirai pourquoi l'Eglise ne peut autoriser le divorce véritable, qu'elle ne l'a jamais fait et quelle conduite elle nous invite à tenir en face du divorce et des divorcés.

I

L'Eglise n'ignore aucun des motifs invoqués en faveur du divorce. Elle les a consignés elle-même dans son Code, prévoyant ainsi les cas regrettables, mais hélas ! très humains qui peuvent légitimer entre époux la rupture de leur communauté de vie : l'adultère de l'un des deux, à moins que le conjoint innocent ne pardonne à l'autre, l'apostasie, l'éducation des enfants dans une religion non catholique et enfin — je cite ici le texte du Code canonique — : « si l'un des conjoints mène une vie criminelle ou ignominieuse, s'il est un danger grave pour l'âme ou le corps de l'autre, s'il rend la vie commune très difficile par des sévices, ou s'il fournit d'autres motifs du même genre, l'autre conjoint peut légitimement se séparer, de l'autorité de l'évêque du lieu et même de sa propre autorité si le motif est certain et s'il y a urgence. »

Il est curieux de constater qu'en dehors des motifs proprement religieux, les deux Codes, canonique et civil, se rencontrent exactement. Mais il y a entre eux une différence essentielle. L'Eglise reconnaît la légitimité d'une *séparation* temporaire ou définitive ; sans autoriser pour autant une nouvelle union matrimoniale. L'Etat, par le divorce, entend briser totalement le lien conjugal et autorise ordinairement les époux à contracter une nouvelle union.

C'est là, quelles que soient les raisons personnelles, parfois respectables, que peuvent apporter les divorcés, c'est là, dis-je, ce que l'Eglise ne peut admettre. « Le mariage valide, ratifié et consommé, ne peut être dissous par aucune puissance humaine, ni par aucune cause, sauf la mort ». Tel est le texte

du Code. Et, en effet, si l'essence du mariage consiste dans l'échange libre des consentements, cet échange ne dépend que de la volonté libre des contractants et ne relève que de Dieu. Et, comme le texte du Code vient de le rappeler, cet échange des consentements atteint sa perfection dernière dans la consommation du mariage. Cela fait, les époux se sont placés eux-mêmes dans un état sacré, doublement sacré par l'institution divine du mariage et par son élévation par Jésus-Christ à la dignité sacramentelle : état sur lequel aucune autorité humaine n'a de pouvoir.

Mais Jésus-Christ n'a-t-il pas dit à Pierre, c.-à-d. à l'Eglise : « Je te donne les clefs du royaume des cieux,... tout ce que tu délieras sur terre, sera délié dans le ciel » ? En ce qui concerne les lois et institutions divines, ce pouvoir de délier n'est de toute évidence qu'un pouvoir ministériel, dont l'objet reste très limité, par exemple délier les fidèles d'une obligation qu'ils se sont imposée eux-mêmes par vœu devant Dieu, parce qu'ici leur volonté personnelle a causé, si je puis parler ainsi, le droit acquis par Dieu en raison de leur vœu ; par exemple encore, dissoudre un mariage véritable, mais non encore consommé, précisément parce que l'institution divine n'est pas parvenue en ce cas à son achèvement. Mais si Jésus a confié à Pierre le pouvoir de délier, c'est pour qu'il exerce ce pouvoir dans le sens exigé par le règne de Dieu dans les âmes et non pour détruire ce règne. Délier les fidèles des liens d'un mariage vrai et consommé serait détruire en eux le règne de Dieu. L'Eglise ne le peut pas.

II

L'Eglise ne le peut pas. Et elle ne l'a jamais fait. On me rapportait il y a quelques jours le propos d'une jeune femme divorcée : « Ah ! s'il s'agissait de riches, l'Eglise permettrait leur divorce. » — Voire.

Prenons dans l'histoire les quatre cas typiques qui éclairent, chacun sous un aspect spécial, l'attitude de l'Eglise.

Premier cas : le divorce de Lothaire II, roi de Lotharingie, voulant répudier Teuthberge et épouser Walrade. Si l'archevêque de Reims, Hincmar, si le pape Nicolas Ier s'étaient laissé influencer par tous les faux accumulés — de la part des deux époux à la fois — la nullité de mariage aurait été dix fois prononcée. Mais l'enquête fut minutieuse et voici la réponse du pape à Lothaire : « Même si Teuthberge mourait, jamais, par aucune loi, par aucune règle, tu ne pourras ni tu n'auras la permission d'épouser Walrade... Nous ne savons qu'une chose : c'est que ni nous, ni la sainte Eglise ayant l'autorité de Dieu qui juge les adultères, nous ne te laisserons impuni si jamais tu reprends Walrade, même Teuthberge morte. »

Deuxième cas : le divorce du roi d'Angleterre Henri VIII. Ce roi veut abandonner son épouse Catherine d'Aragon pour Anna Boleyn. Il prétexte d'abord la nullité de son premier mariage. Le pape Clément VII refuse. Henri fait déclarer nul son mariage par une de ses créatures qu'il a poussée à l'archevêché de Cantorbéry, Cranmer, et, parce que le pape n'a pas voulu céder, le schisme et bientôt le protestantisme s'implante en Angleterre. Il eût été si facile d'éviter cette catastrophe en autorisant le divorce.

Troisième cas. Le divorce de Louis XII et de Ste Jeanne de France, récemment canonisée par Pie XII. Question plus délicate. Nous sommes en face d'un mariage projeté par Louis XI quand les deux fiancés ont respectivement l'une quelques jours, l'autre deux ans ; d'un mariage conclu sous l'empire de la contrainte, quand ils eurent douze et quatorze ans, d'un mariage d'une princesse difforme — Jeanne la Boiteuse — et, selon toute apparence, inapte à remplir ses devoirs conjugaux. Le pape Alexandre VI, on le sait, n'était pas bien difficile en matière de morale, et cependant refusant d'intervenir personnellement dans la question, il exige la constitution d'un tribunal qui, du 10 août au 12 décembre 1498 examina le litige et finit par conclure à l'impuissance de la reine. Il n'est pas question d'un divorce approuvé par l'Eglise, mais d'un simple cas de nullité comme il s'en trouve fréquemment.

Enfin, dernier cas, le divorce de Napoléon. Ici encore, l'Eglise n'a pas approuvé un divorce, mais, dans des circonstances difficiles un tribunal ecclésiastique, qui n'est ni le pape ni l'Eglise, a rendu une sentence déclarant la nullité du mariage de Napoléon avec Joséphine de Beauharnais. De fait, ce mariage avait été conclu dans des circonstances anormales. Napoléon, encore général Bonaparte, avait épousé *civilement* Joséphine, et c'est seulement la veille du sacre de l'empereur que Pie VII, averti de cette situation fausse, obligea Napoléon au mariage religieux, sous peine de ne pas procéder à la cérémonie du sacre. Le cardinal Fesch, oncle de Napoléon, reçut l'échange des consentements, mais sans témoins. Le pape lui avait donné pleins pouvoirs. Ces pouvoirs comportaient-ils la dispense de clandestinité ? la contrainte imposée par Pie VII était-elle suffisante pour que le consentement de l'empereur n'eût pas la liberté requise ? C'est sur ces deux points que l'officialié de Paris décida la nullité du premier mariage. Pie VII ne protesta pas : le pouvait-il en face d'un potentat comme Napoléon ? mais il n'approuva pas non plus ; et ses cardinaux les plus fidèles — les cardinaux noirs — n'assistèrent pas au mariage de Napoléon et de Marie-Louise. La question du « divorce » de Napoléon est donc très complexe et il n'en faut pas parler à la légère.

III

Quelle conduite l'Eglise nous invite-t-elle à tenir à l'égard du divorce et des divorcés ?

Les bons chrétiens s'efforceront de ne jamais introduire le divorce dans leur foyer.